

David FOREST

L'ENFERMEMENT

Roman

TheBookEdition.com

Ce livre est dédié à ma fille, qui m'a tant manqué, en espérant qu'elle pourra un peu me comprendre et me pardonner de l'avoir privée de père.

AUTOMNE

Ouf! La chaîne stéréo est éteinte, qui meublait de ses alternances de publicité et de musiques contemporaines le silence trop pesant du studio lillois.

Comment mettre au clair, et qui plus est par écrit, ce qui a fait la substance de quarante-huit années de vie, si l'on ne se place pas en quelque sorte en « apesanteur ».

Ainsi est-ce décidé: je prends de suite du papier et un stylo et vais imprégner ces feuilles du témoignage de mon passage sur cette terre si ingrate et déconcertante.

Ingrate, elle l'est à tous points de vue. On le voit actuellement où, après les décennies d'euphorie économique d'après guerre, les gens s'inquiètent du chômage et de l'inadaptation de leurs enfants à ce que l'on nomme banalement le « marché » de l'emploi. Mot atroce, qui reflète à quel point les sociétés occidentales ont mentalement

peu évolué depuis l'ère romaine et les pratiques d'esclavage ou de servage.

Ainsi, nos jeunes ne seraient que des objets de marché, une denrée destinée à alimenter le fonctionnement de la Machine économique, à produire toujours davantage, pour toujours plus de bonheur, dit-on.

Et pourtant, partout dans le monde, des gens luttent pour survivre, s'efforcent de trouver un peu de joie de vivre malgré la misère et les nouveaux fléaux récemment apparus. La force de la vie ...

Est-ce bien de force qu'il s'agit, ou n'est-ce pas plutôt d'une totale incapacité à dire non à tout cela ? Combien d'entre nous se seront-ils dit un jour que la vie ne vaut plus d'être vécue et n'auront pourtant rien fait que de différer au lendemain leur décision d'en finir ?

Ainsi n'y a-t-il pas vraiment de décision, mais une telle indécision que, sans cesse, notre douleur de vivre nous est plus tolérable que l'affreuse certitude que nous

aurions en mettant en oeuvre notre volonté de partir. Et c'est la conscience de cette certitude douloureuse qui nous fait reculer devant le geste tant la traduction de celui-ci serait la négation même de notre raison d'avoir été.

Au fond, n'est-ce pas là justement la raison intime qui m'a poussé à prendre la plume et à contrecarrer de cette manière les pulsions de destruction qui seraient venues donner un terme à ce que l'on peut appeler banalement de l'Espoir?

C'est vrai, il me faut le reconnaître: de l'espoir, j'en ai parfois manqué mais, que ce soit par faiblesse ou bien par force, j'en ai toujours trouvé quelques parcelles enfouies au fond de moi. Même dans les pires moments, je parle de ceux où notre voix intérieure ne nous renvoie plus qu'un écho caverneux et ténébreux, qu'un râle d'agonisant, quelque chose se levait en moi, m'inondait d'une bouffée de chaleur d'où jaillissait en silence, mais dans un vacarme volcanique venu du plus profond de mes

tripes, un cri rauque qui se terminait invariablement, après un rugissement animal, par ce mot basique et terrible: « Non! ».

Mais alors, quelle impuissance!

Ce n'est pas tout de préférer la vie et la parcelle d'espoir qui a arraché ce cri, encore faut-il en tirer profit. Et force est bien de reconnaître que si l'on savait comment peser sur le cours des choses on n'en serait pas à ce stade de désolation et de révolte à la fois.

Au fond des choses, n'est-ce pas le sentiment de profond isolement dans lequel je baigne depuis ma tendre enfance qui me conduit chaque fois à ces extrémités?

Comment pouvons-nous être à ce point tributaire de la vie d'autrui pour gérer la nôtre !

Voilà que je me mets à utiliser le vocabulaire économique que je dénigrais tout à l'heure. C'est dire à quel point notre

société en est arrivée pour que l'on considère qu'une existence se « gère ». Gérer... Manager serait encore plus contemporain. Quelle horreur!

Je le reconnais, je n'ai jamais su « gérer » ma vie.

Je l'ai laissée aller au gré de ma psychologie de craintif, ou parfois d'impulsif. Mais n'est-ce pas là le diptyque de la même personnalité?

Dois-je dire aussi que j'ai toujours recherché davantage la compagnie des femmes plutôt que celle des hommes... Oui, plus encore que mon père, si absent le pauvre..., ce sont les femmes qui m'auront, consciemment ou non, « aidé » à développer ma personnalité depuis mon plus jeune âge.

Il me revient à cet égard une anecdote, une scène naïve enregistrée dans ma mémoire comme un film d'amateur.

PETIT BONHEUR

C'était à l'école primaire, et je devais avoir sept ou huit ans.

Déjà, j'étais isolé, solitaire malgré moi.

Nous étions en cour de récréation en fin d'après-midi et, comme souvent pendant que mes camarades couraient en tous sens en jouant à l'attrape, j'allais et venais dans la cour à la recherche d'un copain de jeu imaginaire que j'aurais soudain perdu de vue. Cela me donnait une contenance par rapport aux autres élèves qui, eux s'amusaient entre eux.

Et c'est alors qu'apparut au loin ma tante Monique, la plus jeune des soeurs de ma mère. Quelques mois auparavant, elle était rentrée du Canada après une tentative malheureuse d'immigration qui les avait déçus, elle et son mari, mais d'où elle était

revenue avec son premier enfant, baptisé Jerry.

Lorsque je l'aperçus tournant au carrefour, je ne sais pourquoi, je zigzaguai dans la cour pour éviter les autres jeunes et m'approchai du grillage rigide qui nous empêchait de franchir l'enceinte.

Elle me vit et, de son pas alerte, elle traversa les quelques mètres de la rue pour venir me dire bonjour à travers la clôture. Dans mon souvenir, cette distance parcourue par l'un et par l'autre me paraît immense, comme si j'avais observé ma tante avec des jumelles mises à l'envers: toute petite au début, se situant dans un champ optique allant de l'infini jusqu'à la plus grande proximité.

J'avais coincé mon museau, comme le ferait un chien, à l'intersection des fils de fer composant le petit losange d'une maille de grillage. Je l'appuyais fortement à travers ce minuscule carré de façon à pouvoir faire une

bise timide à celle qui restera pour toujours la meilleure de mes tantes.

C'était la première fois que je voyais ainsi Monique depuis son installation non loin de là dans une jolie maison de pierre que, quelques années plus tard, je m'étais surpris à nommer « la petite maison du bonheur ».

Par la suite, lorsque ma tante passait, elle en profitait pour me glisser par dessus le grillage quelques bonbons qu'elle sortait naturellement de son sac à main comme si c'était leur place habituelle, mais que je la soupçonnais d'avoir mis là spécialement à mon intention. A qui d'autre auraient-ils pu être destinés...

Alors, récréation après récréation, je guettais cette apparition bénie et magique au coin de la rue, et, si la scène ne s'est reproduite qu'à quelques occasions, elle est restée néanmoins fixée en moi comme un arrêt sur image.

Au fil des années de mon adolescence, j'ai appris à goûter du bout des yeux à ce petit bonheur sans prétention que ma tante a toujours su diffuser autour d'elle et que j'ai si rarement retrouvé ensuite.

Je l'ai laissé entrevoir, c'était une femme active, à l'allure décidée et qui, par moments, dévidait sur vous des flots de paroles, soit qu'elle voulait à tout prix vous convaincre du bien-fondé de ses propos, soit qu'elle s'envolait dans la narration d'une bonne histoire inspirée par les événements de sa petite vie provinciale ou bien par une émission de radio dont elle était friande.

Ses journées, bien que rythmées par les innombrables tâches domestiques qu'elle ne considérait nullement comme des corvées malgré les prétentions que ses niveaux d'instruction et d'intelligence lui eussent permises, passaient sobrement, un peu comme s'écoulaient celles des gens de la

campagne habitués à percevoir l'éternité des choses de la vie.

Cependant, rares étaient les visites que je lui rendais à l'occasion desquelles elle n'aurait pu me gratifier de ses éclats de rire ponctuant une de ses histoires narrées avec tout l'humour et parfois le gentil sarcasme que je lui connais.

Et moi, le timide, qui étais venu au prétexte de voir mes petits cousins bien plus jeunes que moi, je me détendais l'esprit tout en restant physiquement crispé par la gêne que je m'imposais en venant ralentir le travail ménager de ma tante.

Mon oncle François était à cette époque un grand travailleur qui se décarcassait, disait-il, en pure perte pour sa belle-mère, son employeur. Manoeuvrant pendant des journées très chargées les engins de l'entreprise de ma grand-mère, mon oncle rentrait du travail très fatigué et, après un bref baiser déposé d'une façon bougonne sur la joue tendue par son épouse,

il se hâtait vers la douche avant de revenir s'attabler, de façon très chronométrée, à l'heure très précise de la veille. Il ne tolérait aucune incartade à cette ponctualité qu'il considérait comme un dû à sa qualité d'homme de la maison.

Mais sa nature apparemment rétive et désagréable, - il s'est beaucoup assagi avec l'âge -, cachait en fait de grandes qualités humaines, comme j'ai appris à le déceler ensuite.

COINCIDENCES

Ainsi, ma tante s'enflammait-elle facilement et s'animait-elle de telle façon qu'on se sentait irrésistiblement attiré dans son sillage. Si elle n'avait été si idéaliste, elle eût aisément pu réussir dans la politique, cette tare familiale.

Elle fut la première personne auprès de laquelle je compris, sans vraiment me le formuler, à quel point j'allais m'engager dans la vie par une voie de garage.

C'est, en effet, trente-cinq ans après que, pris par un élan curieux, j'ai fini par percevoir le rôle de révélateur qu'elle avait inconsciemment représenté pour moi pendant ces années de jeunesse myope.

Envoyé à Mâcon par mon employeur pour y effectuer un stage professionnel, je me retrouvai seul dans un hôtel pour une quinzaine de jours. Là, se produisirent des

événements que, seule, l'apogée d'une histoire peut amener à intervenir.

Le premier a trait à ces relations psychologiques particulières que j'ai entretenues avec Monique. Seul, un profond isolement dans cet hôtel, loin des miens et de mon histoire personnelle, peut expliquer pourquoi, suspendu dans cet espace hors de tout, j'ai soudain éprouvé le besoin de reprendre contact par téléphone avec ma chère tante, maintenant presque sexagénaire.

Depuis des décennies, je m'étais promis de ne jamais remettre les pieds dans ma ville natale où résidaient encore, pourtant, trois de mes oncle et tantes. Monique y vivait depuis toujours et je ne l'avais revue que très brièvement lors de l'enterrement de ma grand-mère, vingt-deux ans auparavant.

Je pris donc soudain le téléphone et, le temps de me rendre compte de ce que j'étais en train de faire, et j'étais déjà en ligne à décliner à une personne inconnue mes nom

et prénom, le prénom seul n'ayant pas suffi à Monique pour me reconnaître. Et puis, d'un coup fusa un « ah! ça alors... Dominique... mais c'est pas possible! Mais bien sûr que tu peux venir, on fera à la fortune du pot, car tu resteras manger avec nous à midi, n'est-ce pas? ».

Le surlendemain, ma femme Régine m'avait rejoint à Mâcon et m'accompagnait sur trois cents kilomètres d'autoroute pour ce voyage d'un jour vers le petit bonheur de Monique et François.

En leur compagnie et celle de leurs enfants (je devrais dire mes cousins, n'est-ce pas révélateur...) et petits-enfants, nous passâmes une journée de vrai bonheur.

Ce jour-là, j'avoue avoir envié fortement mes chers cousins, et ma femme comprit parfaitement, par l'occasion, ce qui m'avait tant fait défaut et me manquerait sans doute jusqu'à la fin.

Le deuxième événement que j'évoquais concerne ma fille Ingrid qui choisit cette même période d'isolement pour tenter de renouer avec moi des liens filiaux qu'elle avait rompus dix-huit mois auparavant lors d'un Nouvel An resté tragique dans ma mémoire.

De ma fille, il ne me reste qu'une ombre fugace.

Et ces trois photographies de petit format qui trônent sur le bahut de mon studio de Lille.

Par un effet curieux et morbide, dans l'un des trois sous-verre qui représente Ingrid à l'âge de quatre ans auprès de sa balançoire dans le jardin, la lumière de la fenêtre adjacente au bahut vient projeter le noir reflet d'Anubis...

Le petit chacal noir de la mort des pharaons demi-dieux de l'Égypte ancienne, assis fièrement toutes oreilles dressées. Souvenir rapporté d'un voyage dans ce pays

merveilleusement inventif pour être proche du divin, et pourtant si humain par cette même quête farouche du divin.

Pourquoi faut-il donc que la mort justifie nos actes les plus intimes et essentiels?

Pourquoi faut-il aussi qu'aujourd'hui je sois troublé par cette coïncidence entre le reflet d'Anubis sur ce qui fut ma fille jeune et l'état d'abandon de l'esprit dans lequel je me trouve ici encore, à Lille, loin de ceux que je voudrais étreindre et réfugier en moi, et emporter au-delà de cette mort blottis au creux de ma poitrine, traversant des enfers brûlants et agressifs?

Ai-je fini par renoncer pour toujours à revoir ma fille pour ne plus vivre qu'avec cet enfant fantomatique?

Si l'espoir qui rampe au fond de moi me persuade mollement d'attendre encore, que peut-il sur le cours des choses, et en quoi pourrait-il influencer sur une décision que, seule, Ingrid peut prendre désormais?

RENCONTRE

Tout avait pourtant si bien commencé...

Par cette formule sacramentelle pourrait débiter la narration de ma première expérience dans la vie des adultes.

Je connus Aimée, au nom prédestiné, lors de ma première année de faculté de Droit.

Les locaux universitaires étaient exigus, nous écoutions les cours magistraux dans plusieurs petites salles reliées par un haut-parleur à une plus grande où officiait le professeur.

Dans cet ancien hôtel particulier au charme certain, on accédait aux salles de cours par un vaste escalier avec de superbes rampes en fer forgé qui se déroulait le long

de hauts murs revêtus de fresques bucoliques vieillottes et pâlies.

A l'intérieur des pièces se trouvaient alignées deux rangées de tables en chêne clair comme on peut en voir encore dans les vieilles bibliothèques. Et nous prenions place, tant bien que mal, tout autour de ces longs meubles, les uns faisant face au professeur et les autres lui tournant le dos, ce qui leur permettait d'ailleurs de faire des mimiques en toute tranquillité pour amuser la « tablée ».

Bien qu'il n'y ait eu de places attirées, les mêmes personnes se retrouvaient très généralement à la même table d'une fois sur l'autre, sauf lorsque la participation des uns à des cours non suivis par les autres les amenait à perturber cette ordonnance en les obligeant à aller chercher un siège de secours dans les autres salles.

C'est ainsi qu'un jour peu avant la Noël, j'aperçus non loin de moi, en

diagonale, les yeux bleus incandescents d'Aimée.

Certains parleraient d'un coup de foudre, et peut-être en était-ce. Toujours est-il qu'instantanément je décidai de délaisser mon petit groupe habituel de copains et copines pour essayer, de cours en cours, de me rapprocher de cette jeune *Lorelei*.

Au bout de deux à trois semaines, non sans mal, je parvins à faire partie du cénacle. Et puis l'alchimie de la gestuelle fit le reste jusqu'au moment où Aimée et moi finîmes par engager des conversations de plus en plus fréquentes et rivalisantes.

Bien qu'au jeu de la parole j'eusse toujours perdu, j'avoue que je pris un réel plaisir à ces échanges préparatoires...

Vint un jour, assez longtemps après, je dois le dire, où il me parut nécessaire de faire admettre à mon amie qu'il y avait autre chose entre elle et moi que de belles paroles.

L'admiration réciproque - je le croyais alors - témoignait de l'existence de sentiments amoureux non dits entre nous. Je souhaitais que ceux-ci soient vécus dans toute leur ampleur.

Et c'est ainsi que nous franchîmes le passage de l'amitié à « l'amour ». Si je mets ce mot entre guillemets, c'est parce que j'ai acquis la conviction que cet âge ne pouvait être celui de l'amour vrai mais seulement celui de la « *romance* », douce chanson de paroles et de gestes dans laquelle s'enveloppe la relation du jeune homme et de la jeune femme.

Oui, je suis désormais convaincu que, seul, le partage des peines, surtout, conduit deux êtres humains à s'estimer et à s'aimer.

Avec Aimée, nous n'aurons partagé aucune peine, si ce n'est celle qui survint lorsque notre divorce fut à l'ordre du jour. Ainsi suffit-il de constater que nous étions différents l'un de l'autre pour que le monde

s'écroule sur notre union et l'engloutisse à jamais.

LA TABLE EST DESSERVIE

De cet événement inéluctable, je restai longtemps groggy. C'est bien connu, et l'on se moque assez de nous pour cela, les hommes sont rarement les demandeurs de divorce. Ils savent trop ce qu'ils ont à perdre, eux qui ont si souvent assisté en silence au dépeçage de leur père par leur mère. Celle-ci parvient la plupart du temps à ses fins inconscientes de domination à travers de menus gestes et propos de la vie quotidienne. Aussi l'apparition de leur enfant est-elle attendue par les pères avec beaucoup d'appréhension inconsciente, même s'ils s'en réjouissent apparemment..

Que dire, alors, lorsque la structure familiale vient à se défaire à l'occasion du divorce! Apparaît là, dans tout son lustre, la puissance féminine. Les usages confèrent généralement à la mère la garde des enfants

lorsqu'il y en a, petite marchandise déjà façonnée dès la conception pour satisfaire aux aspirations de *Madame la Femme-Mère*.

Pour consacrer encore cet avantage inouï, on a mis au point (et c'est tant mieux, malgré tout) le divorce par consentement mutuel. Par cette tranquille procédure, le père est conduit à apposer son sceau royal au bas d'un document qui entérine solennellement son éviction du foyer familial. De cette façon, il va lui-même au devant de son exclusion.

Lorsque je fus confronté au problème, je connus deux périodes: la première me vit plutôt satisfait à l'idée de pouvoir aller voir ailleurs très légitimement et y respirer un autre air.

Mais était-ce vraiment ce que je désirais?

La seconde intervint peu après.

Je m'étais retrouvé seul dans la maison qu'Aimée me reprochait d'avoir

voulu acheter. Ne me disait-elle pas dédaigneusement: « toi, tu construiras toujours des maisons, c'est plus fort que toi ».

Cette maison resta presque entièrement vide, parce que je ne voulais pas donner l'impression de me réjouir trop vite de l'aventure, et puis parce que la dépense à engager pour la remeubler méritait réflexion. Ne venais-je pas de recouvrer une liberté d'agir pour moi seul, sans compromis, sans partage, sans abdication... Mais, je n'étais pas façonné pour la liberté.

A cette époque, notre fille avait à peine quatre ans. C'était un petit ange blond déjà doué d'une intelligence supérieure à la moyenne.

Elle résidait avec sa mère à cinq kilomètres de là et, bien souvent à la sortie du travail, je les croisais toutes deux remontant paisiblement la rue jusqu'à leur petit appartement non loin.

Alors Ingrid m'interpellait:

« Papa! Papa! Maman, regarde Papa là-bas!... »

Je m'approchais timidement de ma fille, la prenais sous les bras et la levais pour lui embrasser goulûment ses bonnes joues rebondies, roses et fraîches. Après l'avoir reposée à terre, je l'entendais me demander de la suivre à la maison, « *La Sienne* », celle où elle habitait, pas la mienne où elle s'ennuyait, qui était vide, avec seulement de vieux jouets périmés.

Sur l'assentiment de sa mère, elle m'entraînait donc en me demandant déjà si je jouerais avec elle à ce jeu, ou à celui-là aussi, et puis à tel autre encore.

Et, lorsque nous entrions dans ce logement pourvu d'un parquet clair sentant bon la cire, sur lequel on pouvait jouer étalés à plat ventre, après avoir traversé le jardin de Madame Bonnemaïson, jonché de petits nains rouge et blanc et de gros champignons en terre cuite, alors l'angoisse m'étreignait.

Et ce qui aurait pu être un moment de joie magique avec ma fille qui m'aimait tant alors et que j'aimais tout autant, devenait soudain une épreuve chaque fois plus redoutable.

Pendant qu'Ingrid s'affairait à sortir des monceaux de jeux et jouets de divers endroits et à entasser ceux-ci par terre, je surveillais chaque mot en réponse à ma fille qui voulait jouer avec moi comme avec ses petits copains d'école. Je ne voulais pas prêter à critique de la part d'Aimée qui rôdait à proximité.

Et soudain, je me sentais déplacé et commençais à regarder l'heure pour voir combien de temps encore il me fallait tenir le coup avant de m'échapper de cette ambiance pesante.

Une fois franchi le seuil de la porte, c'était une autre angoisse qui me happait, celle de la mission non remplie, celle du désarroi de ne plus avoir *Ma Place* auprès de *Notre Fille*.

Ingrid n'était et ne serait plus notre fille, elle serait désormais la bonne petite fille de sa mère, dans leur nouveau domicile de femmes seules.

C'est ainsi qu'un jour où Aimée venait de me faire part de ses projets d'aller vivre ailleurs - elle m'avait parlé de diplomatie et d'Afrique -, je me décidai à lui dire que je ne me sentais plus la capacité d'exercer « mon droit de visite ».

Encore une expression que je déteste, tant il est sûr que les vrais droits, je parle des plus fondamentaux, ne devraient avoir besoin d'aucune loi, d'aucun décret, pour être reconnus comme tels. Les coucher dans un texte juridique, c'est admettre qu'ils n'ont de valeur que pour certains, et cela ne revient ni plus ni moins qu'à nier leur existence de droits réellement « fondamentaux ».

Gérer sa vie...

Gérer les enfants, leur droit à vivre avec leurs parents...

Horreur!

Quelle est la conscience qui pousse les gens à traiter leur confort ou leurs intérêts par préférence au sort des enfants?

Du jour au lendemain, je ne revis plus Ingrid que sa mère emmena peu de temps après vivre à deux heures de là.

Les années s'égrenèrent.